



1

Albert Bontridder

Émilie Fredon et Lara Molino – Janvier 2014

Nous étions venues pour parler d'architecture. Il y a toujours une pointe d'excitation, teintée d'angoisse. Alors, plus les secondes passaient, plus notre pas s'accélérait et dans l'allée qui nous rapprochait de la maison d'Albert Bontridder, nous nous sommes retrouvées face à cette architecture ; celle que nous avons vue des dizaines de fois sur papier glacé, que nous avons scrutée et analysée et pourtant lorsque nous sommes capables de la saisir physiquement, elle ne nous appartient pas. Elle est cependant à la mesure de l'homme, sans prétention, mais avant d'y pénétrer nous savons déjà qu'elle est chargée d'histoire, une histoire bien lourde à porter sur nos épaules d'étudiantes. Lorsqu'Albert Bontridder nous ouvre, son regard est si paternel qu'il adoucit l'immensité symbolique de son architecture. À travers les obliques de Bontridder qui nous happent soudainement, à travers cette architecture lyrique, l'homme paraît si petit face à ce mouvement qu'il a appris à dompter depuis si longtemps. Nous étions venues parler d'architecture. Mais Albert Bontridder nous a parlé de sa vie : celle d'un homme de 92 ans, conscient du passé mais surtout de son futur proche.

Investir le lieu d'éminence
– céleste –
non pas aux horizons,
ici ou là,
devant, derrière, autour,
hors des limites de l'espace

Maintenir une neutralité
– voilà le cadre –
coquille souple,
ni œuf ni racine
mobile par conséquent, adaptable,
dans l'anonymat,
hors référence,
dans la multitude des grands magasins,
des gares ferroviaires,
des aéroports,
des rubans de voitures
sur les autoroutes,
(anthropologie du supermodernisme),
dans l'embarras,
la précipitation,
la globalisation,
la vitesse immobilisée,
maintenant, là-bas, ailleurs,
information circulant
partout et simultanément
à travers le monde,
sans contrainte,
sans nécessité,
sans destination,
savoir vidé de sa substance,
pouvoir éclaté,
indifférent,
libre

Albert Bontridder, *L'impensable*, 28 février 2007

Est-ce que je n'irai pas chercher mes oreilles ?

Un poète-architecte, ce double rôle est peu commun. D'où vient cet engouement pour la littérature ?

Quelle drôle de question ! Tout jeune, j'écrivais des sonnets pour ma mère. J'étais un enfant et j'étais bon en rédaction. Il y avait dans mon école un garçon, Jan Walravens¹, nos mères se promenaient ensemble. Il avait toujours trois cent points de plus que les autres, il excellait. Il est soudainement tombé malade, il encourait la cécité. Quelques mois plus tard, il réapparaît, guéri ! Mais ces mois d'absence lui ôtent sa première place. Un autre élève, plus discret, a pris sa place. C'est moi ! Il fait donc de moi son meilleur ami, il me domine, il est actif.

Votre voie d'études s'est dirigée vers l'architecture plutôt que vers les arts et la littérature, est-ce un choix délibéré de votre part ? Quel rôle a joué l'autorité parentale dans cette prise de décision ?

Je reste un second et Jan Walravens devient une figure de la littérature. Quand il s'agit de trouver un métier, je ne voulais rien d'autre que continuer la littérature. Mais la littérature n'est pas une source d'argent fiable pour mon père, alors au début, par défaut, je pense à l'architecture. Elle peut aboutir à une forme d'art et mon père pense avant tout à la stabilité financière.

A-t-il également motivé le choix de votre école d'architecture ?

Oui, mais aussi car je n'aurais jamais été accepté. En effet, pour entrer à La Cambre dans les années quarante, il fallait un diplôme d'humanité et je n'avais que ma quatrième année. Le choix de mon père s'est donc tout naturellement porté vers l'école d'architecture de Molenbeek², c'était, à l'époque, le choix le plus commun et l'enseignement était en français.

À notre école, nous avions un instituteur et chaque jour un devoir en français et un devoir en néerlandais. Aujourd'hui la discussion autour des universités, du traité de Bologne et du 10/20 m'amuse. Avant une faute était une faute, tout était juste et objectif.

En ce qui concerne les langues, nous avons constaté que la majorité de votre poésie est écrite en néerlandais, alors que les écrits qui touchent à l'architecture sont rédigés en français, pourquoi cette distinction ?

De par la fondation de la revue *Architecture*, il était nécessaire d'écrire en français. Renaat Braem m'avait demandé d'être à l'Académie Royale de Belgique aux sections de Littérature et d'Architecture. Mais certains, exigeant que je n'appartienne qu'à l'une d'elles, n'ont pas voulu de moi. Mais l'architecte Léon Stynen et

1 Jan Walravens est devenu la figure de proue de l'avant-garde littéraire flamande après la Seconde Guerre mondiale. Il a réalisé, avec Bontridder et Florent Welles, une série de cadavres exquises en 1938.

2 À Bruxelles, une première école Saint-Luc est créée en 1882, rue des Alexiens à Molenbeek. Elle quittera ces locaux en 1887 pour la rue des Palais, à Schaerbeek, dans le sillage du Frère Marès, qui fut déplacé par ses supérieurs de Gand à Bruxelles pour donner une impulsion nouvelle à l'enseignement artistique catholique dans la capitale. C'est lui qui créera aussi, en 1898, une nouvelle école Saint-Luc à Molenbeek, laquelle disparaîtra en 1939.

Philippe Robert Jones³ ont entendu parler de cela. Jones, qui était avec moi à la Maison des Écrivains après la guerre, n'y voyait aucun problème.

De nombreux architectes enseignent aujourd'hui dans les facultés d'architecture, n'avez-vous jamais songé à être un moteur de l'enseignement ?

Le directeur voulait que j'enseigne à l'école de Schaerbeek. Mais je n'ai jamais pu me résoudre à enseigner, estimant ne pas avoir l'envergure d'un enseignant. Dire à quelqu'un d'autre ce qu'il faut faire, je n'ai pas cette attitude. J'ai donc refusé. Le frère François en était désolé, mais, heureusement, à ce moment, j'avais d'autres choses en tête.

Qu'aviez-vous en tête ?

(Long silence) Renouveler. Une nouvelle architecture... Ma rencontre avec Jacques Dupuis a été la véritable révélation. Je tenais son bureau, je faisais tout. À partir de 1964, on avait acheté une automobile avec ma femme. Elle conduisait Jacques à tous les chantiers. Je me souviens de ma femme au volant, à ses côtés Jacques, toujours à l'avant et moi, avec ma petite valise, engoncé à l'arrière. Il ne parlait pas, il scrutait, le visage tourné vers le paysage. Mais par la suite il ne prenait même plus la peine de venir sur les chantiers.

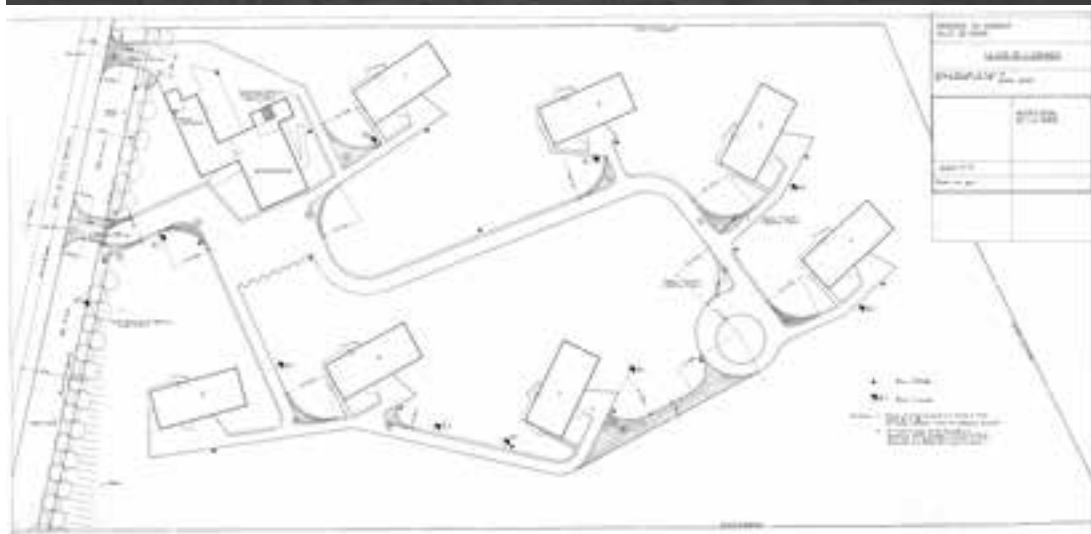
En architecture, votre renommée n'égalait pas celle que vous aviez en poésie. Avez-vous mis de côté votre ambition personnelle au profit de Jacques Dupuis ? Quel était votre rapport avec lui ?

Je suis simplement un homme fidèle. Pour moi, Jacques Dupuis était comme cela *(il écarte ses bras de toutes leurs longueurs, signifiant le caractère monumental du personnage)*. Il n'était pas toujours gentil avec moi. Je faisais mes notes d'honoraires et je les lui envoyais ; il oubliait souvent de me payer ou mettait du temps à le faire, alors que je devais nourrir ma famille.

Cela a été un des éléments qui a motivé votre départ ?

Je n'ai pas quitté Jacques. En 1981 il est parti. Il avait son bureau Chaussée de Waterloo, puis a décidé de partir à Mons chez sa femme Madeleine Sabau. Un de ses premiers projets auquel j'ai travaillé était la Cité de l'Enfance près de Mons. Je me souviens l'avoir redessiné. Il avait été exécuté avec Léon Baudouin, mais le client, la C.P.A.S., a accusé ce dernier d'irrégularités. Il fut évincé du chantier. Quoi qu'il en soit, on a demandé à Jacques Dupuis s'il voulait reprendre le projet. Bien entendu, il a répondu par l'affirmative, mais c'était à moi de le refaire et il y avait de nombreuses malfaçons, des dessins bâclés. Ma femme et moi allions à Mons pour ce chantier. Cela me prenait beaucoup de temps et je n'ai jamais perçu la dernière tranche.

³ Philippe Robert Jones est un conservateur en chef des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, membre de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Belgique, dont il devient président en 1980, ainsi que membre de l'Académie Libre de Belgique et professeur à l'ULB. Il s'est consacré également à la poésie et à l'histoire de l'art.



2-3



4

1 (p. 52) Portrait d'Albert Bontridder – Photo Saskia Vanderstichele 2 Jacques Dupuis, Léon Bauduin, Albert Bontridder, La Cité de l'Enfance « Le Ropieur », Mons, 1956–1972, Vue du bâtiment principale - Photo Maurizio Cohen 3 Jacques Dupuis, Léon Bauduin, Albert Bontridder, La Cité de l'Enfance « Le Ropieur », Mons, 1956–1972, Plan d'implantation définitif de 1971 - Archives Dupuis 4 Portrait de Jacques Dupuis - Photo Lou Bertot/Archives Dupuis

Quand vous avez commencé à exercer, quel était votre *leitmotiv* ?

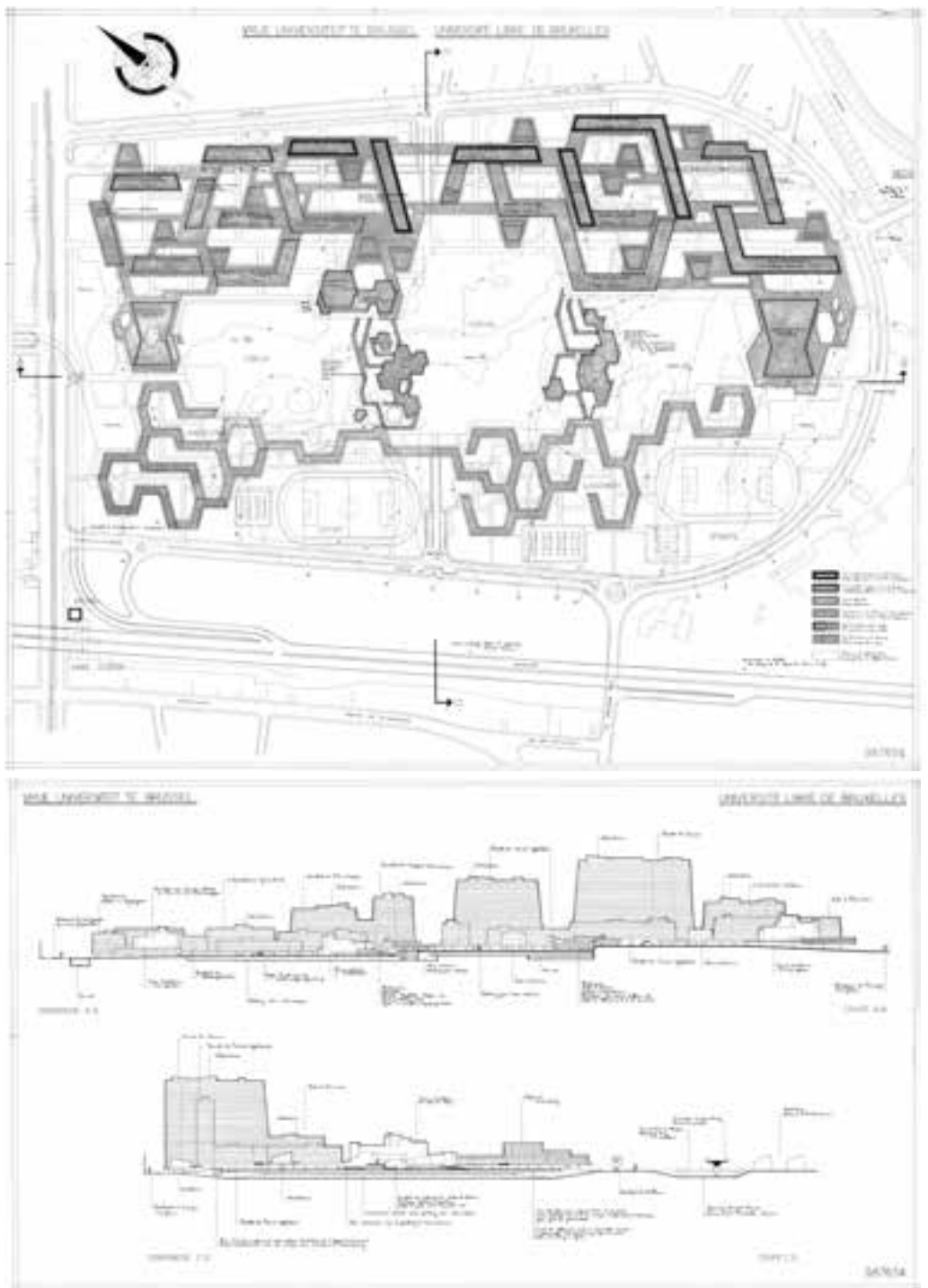
« Une architecture humaine... » Je formule cela plus aisément aujourd'hui, mais, avant, cette notion était moins claire. L'objectif était dirigé vers l'Homme. Je n'aime pas l'utilisation du mot Architecture aujourd'hui, ce mot est galvaudé, bafoué. C'est tellement laid et inhumain. On rentre dans une forme d'automatisme mécanisé de la façon d'habiter : en face de chez moi, dans cette grande maison, il y a une entrée de voiture, une porte de garage s'ouvre, la voiture s'y engouffre, la porte se referme et, pour sortir, on a la même logique. On tend à aller vers cela. En ville, quand il s'agit d'immeubles. À Louvain, le bâtiment de Sanaa est inhumain. Il n'y a pas de contact. Sanaa l'exprime littéralement en proclamant qu'un bâtiment doit être « neutre ». Alors que moi avec Dupuis, je pense qu'habiter consiste à inviter afin que les gens puissent se rencontrer, être ensemble, sans artifices, simplement. Sans être une gêne l'un pour l'autre... C'est cette idée qui me semble souhaitable. C'est mon rêve, ce que Dupuis a essayé de faire et moi aussi avec deux ou trois maisons qui se rencontrent.

Quel regard portez-vous sur la manière de faire de l'architecture aujourd'hui ? Pensez-vous que les problématiques ont changé ?

Les cités préfabriquées m'ennuient et manquent de chaleur humaine. Ce n'est plus mon idéal. Je ne me reconnais pas dans cette façon de créer des fabriques domestiques.

À la fin des années quarante, la Belgique, ancrée dans une politique de bien-être à l'américaine, connaît une activité de construction dynamique. Pourquoi avoir privilégié la réalisation d'habitations individuelles aux logements collectifs, aux commandes publiques, alors que le pays tendait à devenir un immense lotissement ?

Vous oubliez le bâtiment de la VUB ! J'ai également travaillé pour Claude Strebelle et le bâtiment de la Physique Théorique pour l'Université de Liège au Sart Tilman, ainsi qu'avec l'agence de l'Equerre. Pour la VUB, Dupuis n'avait pas un seul instant pour regarder mes esquisses. J'ai fait ce concours ici sur ma table (il désigne de la main son bureau) et avais signé le projet au nom de Jacques et moi. Mais Jacques n'est jamais venu me voir et cela a été une profonde déchirure. Je voyais la VUB et l'ULB avec un centre commun, facilitant la proximité des choses. Mon projet, non seulement n'a pas été pris en considération, mais ils avaient en plus coupé la proposition en deux parties. L'essence de mon projet n'était plus qu'une sorte de mur, fracturant les deux entités. Le concours a été remporté par Guerlant, un bureau bruxellois qui devait se charger de la partie ULB et par le bureau français de Noël Le Maresquier pour la partie VUB. Mais les Flamands, se sentant lésés, sont devenus furieux et ont refusé le projet et surtout de dédommager les six millions à Le Maresquier. Pour satisfaire tout le monde, ils ont pris le parti de multiplier les acteurs de ce projet et ont dès lors désigné un bureau à Gand, un à Anvers, un à Louvain et enfin, pour Bruxelles,



5-6

5 Projet pour le Campus de la Plaine VUB – ULB, Implantation - Archives Dupuis 6 Projet pour le Campus de la Plaine VUB – ULB, Coupes AB et CD - Archives Dupuis

Paul Émile Vincent⁴ et moi avons été sélectionnés. Cette grande pluralité fut finalement le pire pour le projet : Vincent et moi étions en charge du bâtiment des Sciences Humaines et les architectes gantois étaient au-dessus des garages, eux-mêmes confiés à d'autres... Il n'y avait aucun lien rationnel et le résultat fut un bâtiment hybride. J'ai dû inventer un système pour que le programme, déjà très complexe de la VUB puisse se réaliser et j'ai donc érigé un grand cube. De la VUB, je ne peux pas dire que je suis fier.

Là aussi, j'ai rencontré des gens comme Vincent, des gens « importants » : il était « l'Architecte de La Cambre ». Il avait un sous-fifre qui rédigeait ses rapports, jusqu'au jour où les architectes de Gand m'ont fait cette remarque qui peut paraître étonnante : « Mais enfin, c'est à toi de faire ce travail ! ». Alors, comme d'habitude j'ai laissé place au « Grand Monsieur ». La situation financière et les délais de paiement, à cette époque, constituaient un réel problème ; la situation était déjà difficile, alors le fait que la VUB ne nous rémunère qu'à la fin m'a endetté. Je n'avais pas encore été payé, mais j'avais le maximum d'impôts sur ce paiement alors encore fictif.

En ce qui concerne le concours Van de Ven⁵ pour lequel vous avez obtenu la première mention, nous avons eu l'occasion de lire le commentaire du jury concernant la « Maison avec atelier de dessin », à Rhode-Saint-Genèse, votre maison personnelle. À l'époque. Elle y est qualifiée de « ...construction curieuse, au plan osé quoiqu'un tant soit peu débridé par l'obliquité quasi générale des murs et cloisons et par ce fait teinté d'un certain formalisme allant parfois à l'encontre des commodités et de l'économie d'aménagement. Une extraordinaire sensibilité plastique s'affirme toutefois dans la composition des façades et de l'ensemble architectural qui, pour plus de réussite encore, se trouve entouré de l'écrin de verdure d'un parc résidentiel. Nous soulignons la note très heureuse, obtenue par la prolongation du jardin et de la pièce d'eau vers l'intérieur de l'habitation. L'ensemble témoigne indéniablement de sobriété plastique, d'authenticité et d'ambiance familiale ». Selon vous, pourquoi ne vous a-t-on pas attribué le premier prix ?

Le projet sortait du cadre, ils voulaient bien considérer que cela avait de la qualité mais ils voyaient ce projet comme hors norme. J'allais soi-disant vers une forme de déviance de la modernité. Mes traits étaient considérés comme trop lyriques ! Pour eux, ce n'était pas de l'architecture, c'était autre chose.

Est-il curieux de vouloir considérer votre architecture à la lumière de votre poésie ? Considérez-vous votre travail architectural comme un aboutissement matériel des questions que vous abordez en poésie ?

J'ai continué à travers toutes ces années à écrire, mais indépendamment de

4 Paul Émile Vincent fut membre des jeunes CIAM (1954), vice-président de la SBUAM (1956) et membre fondateur de la revue *Architecture*, des activités qui le positionnent dans le groupe des militants du modernisme de l'immédiat après-guerre. Il devient Directeur de l'Institut Supérieur d'Architecture de La Cambre en 1968.

5 Un prix annuel de cinq mille francs est institué par la Firme E.-J. Van de Ven pour l'encouragement de l'architecture moderne en Belgique. A. Bontridder y participe en 1960.

l'architecture. L'architecture est un des thèmes abordés dans mes écrits littéraires, mais je les considère comme à part. L'habitat, *wonen*, est une thématique récurrente dans mes poésies. Vous savez, le bus et le train que je prenais très tôt le matin étaient vides à ces heures-là, alors j'écrivais. Je travaillais tard pour finir les plans et je me levais tôt pour garder ces instants précieux et silencieux d'écriture. Pour moi, les deux disciplines sont différentes et indépendantes l'une de l'autre. La poésie était volée par mon travail professionnel.

Ma journée débutait à quatre heures du matin, pour être à six ou sept heures au travail. J'allais jusqu'à Liège, à la gare des Guillemins, et rentrais tard le soir à la maison avec le dernier bus.

(Un moment de silence le fait sourire. Tout en se levant avec prudence il scrute sa bibliothèque sans un bruit à la recherche d'un ouvrage. De cette bibliothèque démesurée, il sort un recueil de poèmes)

Regardez ! Mon dernier ouvrage de recueil, illustré par les croquis de ma femme.

Vous avez écrit dans un des Bulletins de la Classe des Beaux-Arts, « l'éloge » de Léon Stynen, dans lequel vous dites : « Léon Stynen (...) confiait (...) que l'architecture était devenue son destin d'homme. On peut dire que Léon Stynen a épousé étroitement le drame de l'architecture de notre siècle et qu'il en a fait son drame personnel ». On perçoit un aspect tragique, à travers vos mots, à propos de cette liaison entre l'architecte et son temps. Est-ce pour vous une fatalité dans la condition d'architecte ?

Les problématiques et les enjeux économiques ou politiques ne sont, bien entendu, plus les mêmes aujourd'hui et vous aurez d'autres « combats » que les miens ! (*Rires*) Avec Jacques, nous nous sommes concentrés à adopter un ton nouveau et un langage formel qui restaient dans une forme d'architecture traditionnelle, mais on essayait avant tout d'aller plus loin que les idées modernistes et leur fonctionnalisme. Nous voulions une architecture à la mesure de l'homme, intuitive. Je n'ai jamais été très cartésien !

Justement ! Il y avait chez Jacques Dupuis cette manière de concevoir l'architecture comme un art à part entière. Il se servait de l'architecture comme un acte de libération de la forme et comme vous l'avez dit, on peut voir à travers ses réalisations domestiques « une dimension poétique très contemporaine ». Il partageait comme vous cette manière de voir la poésie comme une réflexion fondamentale sur la place de l'individu, vous l'avez « choisi » pour ces raisons ? Cette poésie si présente m'a touché en effet. Il l'a matérialisée. Lorsque j'ai découvert ses travaux, j'ai méthodiquement été voir toutes les maisons qu'il avait réalisées. D'ailleurs, en allant voir l'une de ses réalisations, la maison Mestdagh, avenue Lequime, à Rhode-Saint-Genèse, ma femme et moi sommes passés devant le terrain d'à côté, alors à vendre. Une femme était là, toute agitée. Elle nous a salués, puis nous a demandé si l'on ne cherchait pas un bien à acheter car son fils avait des dettes. Elle avait grand besoin de vendre ce terrain. Elle semblait si désespérée devant la grande façade de sa demeure à colombage, mais nous n'avions ni les moyens, ni le projet d'acquérir un terrain (*sourire*). Elle a pourtant convaincu ma femme, qui a porté, quelques jours plus tard, tous ses



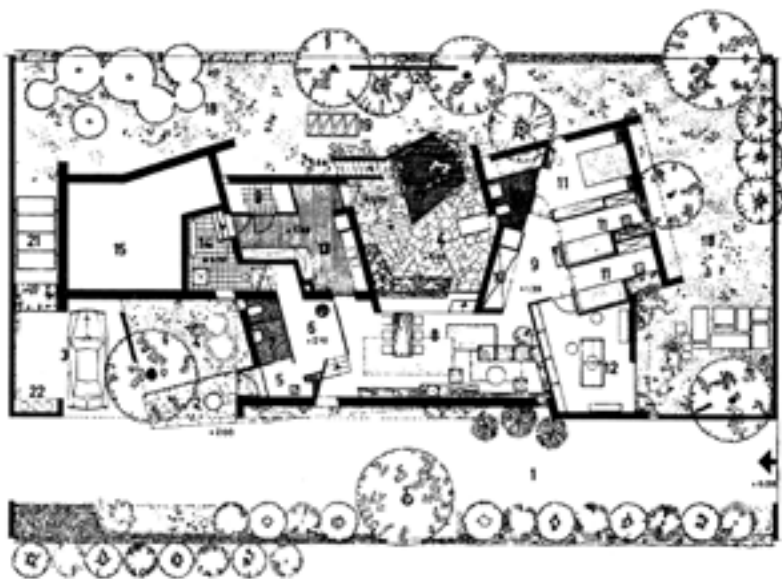
7



8

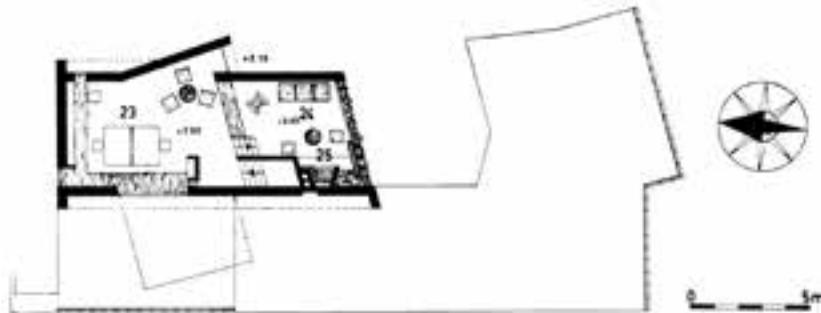
7 Maison Bontridder, Avenue Lequime, Rhode-Saint-Genèse, 1959, Vue actuelle - Photo Tijl Vereenoghe.

8 Couverture de la revue *La Maison*, n.3, Mars 1960 avec la Maison Bontridder - Photo Pierre Cordier.



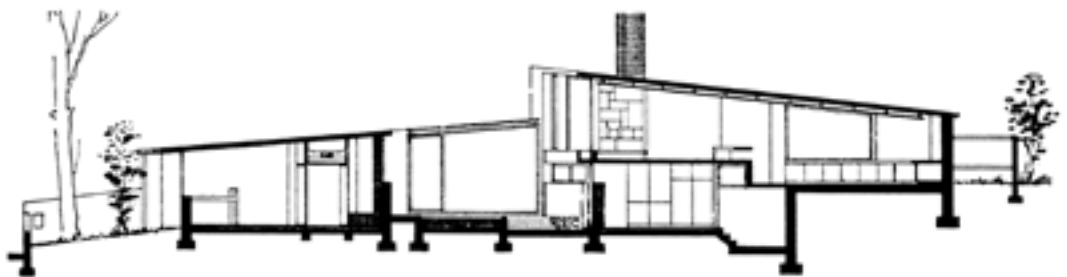
Plan du rez-de-chaussée

- 1 Allée carrossable ;
- 2 Auvant
- 3 Car-port
- 4 Patio
- 5 Entrée
- 6 Hall
- 7 Vestiaire W.C.
- 8 Salle de séjour
- 9 Grande-manger
- 10 Armoire
- 11 Chambres
- 12 Salle de jeux
- 13 Cuisine
- 14 Chauffage
- 15 Terrasse
- 16 Salle de bains
- 17 Piece d'eau
- 18 Jardin
- 19 Sculpture-écran
- 20 Ecran
- 21 Sèche
- 22 Poubelle.



Plan de l'étage

- 23 Atelier de dessin
- 24 Atelier de peinture
- 25 Feu ouvert.



Coupe longitudinale de l'habitation à Rhode-Saint-Genèse, Architecte Albert Bontridder.

9-11

9 Maison Bontridder, Avenue Lequime, Rhode-Saint-Genèse, 1959 - Plan du rez-de-chaussée - *La Maison*, n°3, 1960, p. 71. 10 Maison Bontridder, Avenue Lequime, Rhode-Saint-Genèse, 1959 - Plan de l'étage - *La Maison*, n°3, 1960, p. 73. 11 Maison Bontridder, Avenue Lequime, Rhode-Saint-Genèse, 1959 - Coupe longitudinale - *La Maison*, n°3, 1960, p. 72.

bijoux au Mont-de-Piété. Nous avons acheté ce terrain, sur lequel je vis depuis cinquante-cinq ans !

En 1952, vous êtes l'un des cofondateurs de la revue *Architecture*, revue qui prône une contribution « à la création d'un sens critique » que vous jugiez très faible dans l'architecture belge. Comment cette idée a-t-elle germé et par quels moyens mettiez-vous cela en place ?

Nous ne voulions pas que la revue soit perçue dans une mouvance de combattants. Nous n'étions pas là pour écrire des manifestes ou accuser. Il était nécessaire de rester soudés et de penser en termes de construction. Comme vous le disiez, à cette période, l'économie aidant, la possibilité de construire à des rythmes effrénés était offerte aux architectes. Néanmoins, face à cette profusion, nous assistions à des aberrations. Nous voulions donc mettre en place une forme de pragmatisme afin de mettre à l'épreuve tous les acquis d'après-guerre, sans tomber dans les excès théoriques. Et cela passait notamment par la critique constructive, qui, selon nous, permettait de faire avancer les recherches et pousser à l'effort.

Vous y avez découvert Jacques Dupuis ?

Exactement ! J'ai entendu parler de Dupuis, pour la première fois, à travers la présentation de plusieurs de ses travaux dans la revue *Architecture*. Nous avions un principe simple, qui consistait à faire participer, tour à tour, quelques architectes qui développaient le sujet du numéro, avec d'anciens élèves de La Cambre et l'appui des professeurs. Les rédacteurs du numéro 5 de la revue étaient Willy Van der Meeren et Jacques Dupuis. Je me suis dit que si je parvenais à travailler avec lui, j'aurais réussi à définir mon rôle ici ! Je lui ai donc écrit une lettre...

Et votre première rencontre ?

Un soir, au restaurant, à Waterloo. Il y était attablé avec sa femme. Il m'a tout de suite fait travailler ! C'était sa manière de me faire comprendre qu'il avait apprécié ma lettre et qu'il me faisait confiance.

Aujourd'hui vous reconnaissez-vous dans les travaux d'un ou plusieurs architectes contemporains ?

(*Long moment d'hésitation*) Des hommes comme André Jacquemain et Jean Cosse. Je ne sais pas. Les tours d'habitations sont pour moi des pures folies impersonnelles. Je suis conscient de ne plus être enclin à parler de l'architecture actuelle. Avant, je prenais le bus, cela me permettait encore d'avoir un pied dans l'urbanisme et l'architecture bruxelloise. Aujourd'hui, il m'est même difficile de descendre quelques marches...



12



13



14

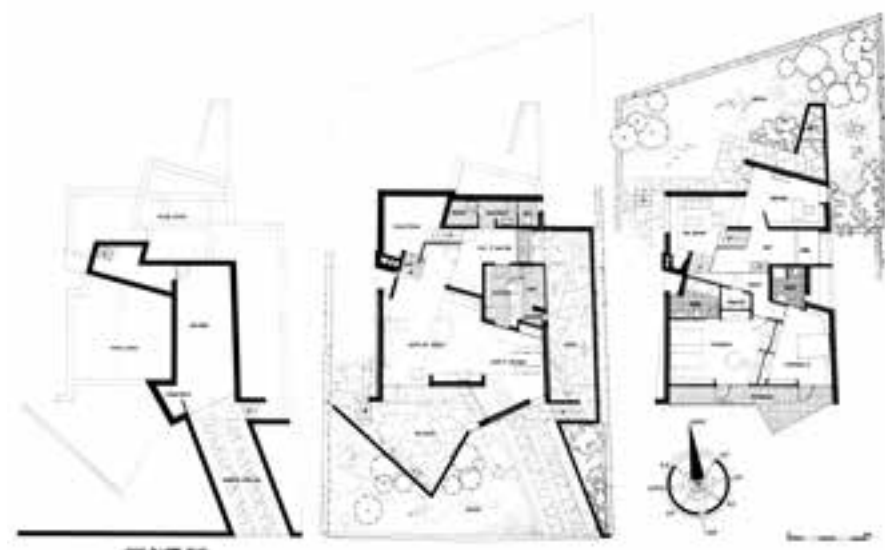
12 Couverture du n° 1 de la revue *Architecture*, Janvier 1952. 13 Couverture du livre de poésie *Ook de nacht is een zon* de 1969. 14 Albert Bontridder et André Darteville, historien et réalisateur, auteur du film *Dupuis, Jacques, architecte belge* lors d'un jury à la Faculté d'architecture de l'ULB, 2011 - Photo Denis Derycke.



15-16



15 Jacques Dupuis, Émile Fays, Double pavillon Robert Mestdagh, Avenue Lequime, Rhode-Saint-Genèse, 1956-58, Vue du hall et du couloir - Photo Alexis/Archives Dupuis 16 Jacques Dupuis, Émile Fays, Double pavillon Robert Mestdagh, Avenue Lequime, Rhode-Saint-Genèse, 1956-58, Plan - Archives Dupuis



17-18

17 Maison pour le poète Marcel Wauters, Bruxelles, 1960, Vue de la façade à rue - Photo Alexis - Architecture, n. 76, Mars/Avril 1967, p. 630. 18 Maison pour le poète Marcel Wauters, Bruxelles, 1960, Plans - Architecture, n. 76, Mars/Avril 1967, p. 631.